

## Les combats d'Alceste<sup>1</sup>

Qu'on recherche au début de la psychose cette conjoncture dramatique [...] On la trouvera plus aisément à se guider sur les « situations » au sens romanesque de ce terme. Qu'on entende ici au passage que ces situations sont pour le romancier sa ressource véritable, à savoir celle qui fait sourdre la « psychologie profonde », où aucune visée psychologique ne saurait le faire accéder.

J. Lacan

Le poète peut bien par son art nous subjuguier pendant la représentation et paralyser notre réflexion, mais il ne saurait nous empêcher de nous efforcer, après coup, de comprendre cette impression en en saisissant le mécanisme psychologique.

S. Freud

### 1. La psychologie des personnages

Il convient avant tout que l'on s'avise que la psychologie d'Alceste, ce qu'il est convenu d'appeler l'analyse de son caractère, c'est-à-dire la description minutieuse saisie de l'extérieur des faits et des dits — un certain style Fabre<sup>2</sup> appliqué à la littérature —, s'avère résolument inopérante à jeter un tant soit peu de lumière sur sa conduite. Mieux, cela conduit inmanquablement à nous rendre celle-ci plus opaque encore dans la mesure où le hiatus, la discordance éclatent entre l'intention et l'action, le dire et le faire et vice-versa, le faire et le dire, et de ce fait l'exégète psychologue est porté à rectifier la conduite du personnage en fonction de son caractère.

Ainsi René Jasinski nous indique ce qu'Alceste *devrait*\* faire conformément à ses exigences misanthropiques. Par exemple s'agissant du sonnet d'Oronte « il devrait, nous dit-il, aussitôt formuler crûment son avis<sup>3</sup> » ou encore, plus avant dans la pièce, Jasinski s'indigne du discord flagrant entre la position philosophique proclamée par Alceste et l'attitude qu'il adopte lorsqu'il est confronté à l'épreuve de réalité ; il suggère donc à propos de son procès que : « la vraie grandeur consisterait à supporter décemment l'infortune [...] », «

---

<sup>1</sup> Ce texte a été publié dans *Le misanthrope au théâtre*, Éditions José Feijo'o, 1990.

<sup>2</sup> Jean Henri, l'entomologiste.

<sup>3</sup> René Jasinski, *Molière et le Misanthrope*, Paris, A.G. Nizet, 1983, p. 140.

\* C'est moi qui souligne.

Alceste s'arrête à mi-chemin de la sagesse. Il applique mal à propos et incomplètement ses principes. Il reçoit de rudes leçons. Et au lieu de *se corriger*<sup>\*</sup>, il peste et fulmine [...] » ; et de conclure : « Ainsi la misanthropie réduit à néant les meilleures intentions : l'on voit à quel absurde comportement elle conduit les plus nobles âmes dans les problèmes de la vie courante<sup>4</sup>. »

## 2. Lectures du symptôme

Ainsi, la misanthropie, le caractère neurasthénique d'Alceste seraient la cause qui trouble la belle eau d'une âme si bien trempée. Soit. Mais, demandera-t-on, si la misanthropie, loin d'être une attitude philosophique délibérée, volontairement et librement choisie — extrême sans doute et conduisant à des écarts eu égard aux normes établies et tacitement reconnues de la vie sociale ; si donc tout au contraire, la misanthropie et le caractère qui la sous-tend n'étaient que la résultante, le produit, l'expression d'un mal être préexistant ? L'effet d'une âme foncièrement troublée, la conséquence même plutôt que la cause ? Bref, un symptôme dont le sujet ne peut se défaire pas plus que Nessus de sa tunique, quels que soient son application, ses efforts et sa bonne volonté. (L'intervention d'un tiers, le psychanalyste, entre son symptôme et lui serait alors requise.)

Pis encore peut-être, s'il ne peut même songer à s'en séparer, à s'en extraire sans dommage, au cas où un tel symptôme, voulu ou non voulu est identique à son être même. Dualité non dialectique. Aliénation majeure dont il ne peut sortir, sauf à renoncer à son être même. Et ceci peut-être une indication pour *une*<sup>\*</sup> lecture possible du « désert » auquel *en désespoir de cause*<sup>\*</sup> Alceste aspire *in fine*. Il n'y aurait dans ce cas pas de salut pour lui hors le symptôme ; il ne saurait en être privé sans encourir un danger mortel, car telle est bien alors la signification que le « désert » métaphorise. Et n'est-ce pas ainsi que Philinte l'entend, à qui Molière laisse le dernier mot ?

Allons, Madame, allons employer toute chose  
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

(V, 4)

Si la misanthropie n'est pas la cause des débordements alcestueux, reste à nous demander quelle elle est ou pour le dire autrement, de quel sujet elle est le signe. Pour ce faire il faut se garder, on l'aura compris, de la tentation d'éclairer Alceste par son caractère<sup>5</sup> et ne pas considérer celui-ci.

Comme l'ensemble des traits acquis ou donnés *a priori*, susceptibles d'expliquer le personnage et ses bizarres éclats.

Qui est Alceste ? Telle sera désormais notre question et notre souci.

---

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 143.

<sup>5</sup> Nous verrons par exemple qu'Alceste n'est pas jaloux parce que Célimène est coquette, mais qu'il faut que Célimène soit coquette pour qu'Alceste soit jaloux car la jalousie est le mode privilégié par où il appréhende l'amour.

### 3. Les repères structuraux

Qui il est, c'est lui qui va nous le dire pour peu que nous sachions l'entendre. Entendre, certes, ce qu'il dit autant dans ses paroles que par ses actes, et restituer dans ses dires aussi bien ce qu'il tait, faute de savoir lui-même ce qu'il dit. Ce que, avec Freud, la psychanalyse a démontré être notre lot commun : parler sans savoir ce qu'on dit. Quel statut donner par exemple à cette assertion qui, faute qu'on en perce l'énigme, ressemble à une certitude délirante :

Je ne l'aimerais pas si je ne croyais l'être.

(I, 1)

Ajoutons à cela que, toute parole impliquant une adresse, nous tiendrons compte de celle-ci dans sa double portée. Celle, manifeste, de l'interlocuteur présent avec Alceste sur la scène du théâtre, présent en personne ou évoqué dans le propos tenu ; celle, diffuse et équivoque, invoquée et révoquée tour à tour, du témoin invisible et pourtant infailliblement présent qu'avec Lacan nous désignons comme Autre, et qui prend si souvent cette figure englobante et pourtant de radicale extériorité à laquelle Alceste donne ici un nom : l'univers.

Je verrai dans cette plaiderie  
Si les hommes auront assez d'effronterie,  
Seront assez méchants, scélérats et pervers,  
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

(I, 1)

Mais ce n'est là qu'une des figures de l'Autre, car cet Autre abstrait, étranger au sujet mais qui le regarde peut en venir à prendre une forme autrement plus inquiétante quand il vient à s'incarner dans un autre (Oronte ou Célimène). Aux autres et à l'Autre, il convient d'ajouter cet autre spécifique de la relation amoureuse et que la psychanalyse désigne d'un terme que le XVII<sup>e</sup> siècle ne démentirait pas : l'objet. C'est donc cerné de ces trois termes que nous aborderons le sujet, Alceste.

### 4. La chaîne signifiante

Remarquons avant d'entrer dans le vif de ce propos qu'il ne s'agit pas ici de prétendre analyser Alceste. Soyons clairs une bonne fois : Alceste est une création littéraire, il est et reste une pure fiction quelles que soient la/les ressemblance(s) qu'il entretient avec Molière, qu'il n'est pas davantage question d'analyser. C'est Alceste seul et tous les autres personnages de la fiction qui parlent. Qu'on parle d'eux à notre tour comme de personnes réelles que l'on connaît et que l'on rencontre tous les jours dit assez, me semble-t-il, de quelle étoffe le langage tisse l'être humain. En effet, d'Alceste et de ses compagnons de scène nous ne connaissons que les mots immuables sortis de la bouche et du corps que, lecteurs, nous leur supposons, ou auxquels les acteurs prêtent, à

l'occasion, provisoirement un visage et une voix. Parmi ces mots, certains sont de véritables guides, ils constituent les repères obligés de la mondanité, la référence commune à laquelle chacun des personnages ne peut pas ne pas souscrire en tant qu'elle est au-dessus de lui. Ces maîtres mots, auxquels Alceste se veut plus attaché qu'un autre ce sont : l'honneur, la sincérité, l'estime, le mérite enfin. La façon dont il s'y réfère fait se poser la question de sa structure.

## 5. Clinique différentielle

Soutenir la thèse de la folie exige, suppose quelques points d'appui. Et d'abord de quel type clinique Alceste serait-il en tant que fou le ressortissant ? Excluons, d'emblée, ce qui semble bien être un lieu commun du commentaire critique : la mélancolie<sup>6</sup>. Admettons, en effet, avec la psychanalyse freudienne que le phénomène majeur de la mélancolie est issu de la bascule du couple sujet-objet et consiste en une auto-dépréciation du sujet assortie d'une idéalisation de l'objet. Où diable voit-on cela chez un Alceste qui n'a de cesse de critiquer et de rabattre l'objet au nom d'un idéal dont il se veut le champion. Écoutons-le plutôt :

L'amour que je sens pour cette jeune veuve  
Ne ferme point les yeux aux défauts qu'on lui trouve  
Et je suis quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner  
Le premier à les voir, comme à les condamner  
[...] et sans doute ma flamme  
De ces vices du temps pourra purger son âme.

(I, 1)

Ne doutons pas en effet que le miracle de l'amour ne vise dans ce cas à réparer un objet imparfait pour le mieux ajuster à la parfaite mesure dont le sujet se porte garant. Rendons à Alceste cette justice, il est sans goût pour l'auto-critique. Il vaudrait à l'inverse d'inventer tout exprès pour lui le terme d'hétéro ou d'allo-critique, tant il est vrai que rien ni personne ne trouve grâce à ses yeux ; Nous sommes informés dès la première scène que le moindre écart au regard du code interne qui est le sien voue à une déchéance inexorable son prochain le plus proche, Philinte :

Philinte :  
Je suis, donc, bien coupable, Alceste à votre compte.

Alceste :  
Allez, vous devriez mourir de pure honte.  
Une telle action ne saurait s'excuser,  
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.

(I, 1)

Qu'est-ce donc qui justifie cette exigence vis-à-vis de l'autre comme de l'objet, si ce n'est la haute opinion qu'il a de lui-même ? Seulement c'est ici

---

<sup>6</sup> La mélancolie est à entendre ici au sens de structure clinique dans le champ des maladies mentales et non au sens de l'affect accompagnant les états dépressifs.

justement que commencent ses déboires, au point de ce narcissisme impénitent qui devient à son insu le fléau de la balance où la tare de tous les petits autres, semblable et objet confondus, produit un déséquilibre constant entre lui et le monde (« Vous, et le genre humain » lui dit Philinte pour marquer l'opposition).

Cette inflation moïque serait-elle l'indice de la psychose ? Alceste serait-il mégalomane, sa jalousie est-elle délirante, son délire est-il de persécution ? Bref, trouve-t-il à se loger dans la paranoïa ?

Il est vrai que d'entrée de jeu il se manifeste à nous sous certains traits qui peuvent nous faire penser au négativisme de la psychose, et nombre de ses propos ressortissent de ce « plaisir généralisé de la négation » dont Freud fait état<sup>7</sup>. La scène d'exposition, à la faveur de la première querelle, en dresse le catalogue et montre les implications paradoxales d'une telle position subjective. En effet, sitôt a-t-il énoncé la formule fondamentale qui résume cette position :

Je n'y puis plus tenir, j'enrage et mon dessein  
Est de rompre en visière à tout le genre humain.  
(I, 1)

qu'il tombe lui-même sous le coup de cette énonciation :

Et par fois, il me prend des mouvements soudains  
De fuir dans un désert l'approche des humains.  
(I, 1)

De même, la revendication de l'exclusivité qui est première, la position d'exception à laquelle il aspire, démontre le fantasme d'exclusion de l'autre qui les sous-tend.

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,  
Qui veuille d'une estime, ainsi prostituée ;  
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,  
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers  
[...]  
Je veux qu'on me distingue et pour le trancher net,  
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.  
(I, 1)

Or, le mégalomane, nous dit Freud, est celui qui sous couvert de cette négation généralisée proclame : « je n'aime que moi » aux fins de nier un fantasme homosexuel<sup>8</sup>. On pressent ici à quelles difficultés se heurte l'application de la clinique psychanalytique à la création littéraire. Nous n'irons pas plus avant dans cette voie et donnerons la parole à Freud :

Les poètes sont tenus de provoquer un plaisir intellectuel et esthétique ainsi que certains sentiments déterminés ; aussi ne peuvent-ils représenter la réalité

---

<sup>7</sup> S. Freud, « La négation » *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985.

<sup>8</sup> S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.

telle quelle, sans l'avoir modifiée ; ils doivent en isoler certains fragments, détruire des rapports gênants, tempérer l'ensemble, combler les lacunes<sup>9</sup>.

Cette réserve faite, admettons que la scène avec Philinte, à moins que ce ne soit la scène faite à Philinte, pose l'équation paranoïaque avec son implication homosexuelle ; elle soutiendrait la thèse de R. Jasinski qu'Alceste comme Timon d'Athènes est misanthrope par amour des hommes — si l'on tient compte de la part homosexuelle de cet amour, la misanthropie est bien une défense de type paranoïaque contre l'homosexualité. Mais la scène suivante, celle de la rencontre avec Oronte, quoiqu'elle apporte au déploiement de la clinique d'Alceste — on pourrait notamment, après-coup, en saisir la valeur traumatique — ne permet pourtant pas de trancher dans ce sens. Il s'en faut en effet de ce que la suite de la pièce ne vire à la tragédie ; Oronte deviendrait alors pour Alceste son persécuteur, ce qui n'est pas le cas, même si Oronte, tel le serpent de mer, ne cesse de surgir tout au long de la pièce aux moments les plus inattendus comme les plus inopportuns<sup>10</sup>.

La possibilité de la persécution est indiquée comme en pointillé, mais c'est une veine que Molière n'a pas exploitée. Alceste ne délire à strictement parler à aucun moment, la persécution d'Oronte est un jeu de furet versé au registre de la comédie, elle n'est pas dramatisée.

## 6. La folie au regard du monde

C'est pourtant sur cette scène du sonnet d'Oronte que Lacan<sup>11</sup> se fonde pour montrer la folie d'Alceste. Mais la folie est-elle à prendre ici au sens de la psychose (terme qui d'ailleurs ne figure pas dans le texte de Lacan) ? Ou bien plutôt dans sa valeur éthique ou pourquoi pas métaphysique, en tant qu'elle introduit « au cœur de la métaphysique de l'être » ? « L'être de l'homme, écrit Lacan, non seulement ne peut être compris sans la folie mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme limite de sa liberté ».

Ne peut-on entendre ici l'écho de ce que plus près de Molière note la pensée de Pascal : « Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être pas fou<sup>12</sup>. » De cet autre tour de folie, Alceste ne se veut-il pas le héros ? Hérault ? Le blason de son exploit est tout

---

<sup>9</sup> S. Freud, « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

<sup>10</sup> 1. Alceste doit abandonner la place pour régler son différend avec Oronte (II, 4) ; 2. Oronte est le destinataire du billet de la tromperie (IV, 2) ; 3. Oronte encore qui, le premier des rivaux, presse Célimène de choisir (V, 2).

<sup>11</sup> J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

<sup>12</sup> B. Pascal, *Pensées*, Papiers non classés, 412/414, cité par Lacan dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits, op. cit.* Cette pensée traverse les âges, Beckett ne dit-il pas en substance dans *En attendant Godot* : « Nous naissons tous fous, quelques-uns le demeurent. »

entier contenu dans cette profession de foi — celle d'un Idéal du moi qui le représente à nos yeux :

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,  
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

(I, 1)

C'est ce pari, impossible à tenir dans l'ordre social, qui fait confiner l'Idéal à la folie. Folie au sens du phénomène, non au sens de la structure.

Revenons à cette scène, moment pivot de la pièce. Alceste y fait le fou pendant la lecture du sonnet, puis, en accord avec ses principes, il saute le pas et « rompt en visière » avec Oronte, mais c'est à son corps défendant. Ses esquives ont échoué sur un obstacle de taille : la rencontre d'un autre qui est identique à lui. Rude coup pour son narcissisme. L'image unifiante qu'il a de lui-même vacille. C'est l'insupportable altérité de son propre moi qu'Oronte lui renvoie en miroir : un fat énamouré et faiseur de vers.

J'en pourrais par malheur faire d'aussi méchants  
Et la suite résonne comme un avertissement :  
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

(I, 2)

Entendons... à Célimène. Mise en garde mais aussi trait différentiel par où il pourra à la fois continuer de méconnaître<sup>13</sup> en Oronte un rival sérieux, et aussi se distinguer de lui « aux yeux de l'univers » c'est-à-dire de Célimène. Mauvaise rencontre, qui lui laisse pour refuge « le narcissisme des petites différences » comme le dit Freud.

Il faut nous arrêter un instant sur l'expression que Lacan avance à propos d'Alceste, sur cette « passion de l'unicité » qui donne la formule nodale de sa folie avec sa double conséquence : « L'agression suicidaire du narcissisme » qui en est le corollaire (incontournable donc et qui apparaît en deux points ici : la querelle du sonnet produit une première rupture réelle dans l'ordre social — Alceste se détache en effet du commun des mortels — et une deuxième rupture logique mais qui reste hypothétique : le désert).

Ce que l'on pourrait désigner d'un anachronisme, « sa marginalisation », soit le refus affiché de rentrer dans le rang ; ce que démontre non seulement sa frénétique dénonciation des semblants — indispensables au maintien des liens sociaux dans quelque type de société que ce soit — mais plus encore l'appel à Un père infrangible susceptible de le dédouaner de toutes contraintes à l'endroit des autres :

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne  
(II,6)

---

<sup>13</sup> La scène se passe chez Célimène et c'est assurément à elle que le sonnet est destiné. Alceste, néanmoins n'en veut rien savoir : « Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins / et que de mes rivaux je redoutais le moins. » (IV, 2).

On saisit ici de quel écho amplifié Lacan prolonge la pointe à laquelle Freud se risque lorsqu'il écrit :

Ce sont justement les petites différences dans ce qui se ressemble par ailleurs qui fondent les sentiments d'étrangeté et d'hostilité entre les individus. Il serait tentant en prolongeant cette vue de faire dériver de ce « narcissisme des petites différences » l'hostilité qui, nous le constatons, combat victorieusement, dans toute relation humaine, le sentiment de solidarité et terrasse le commandement d'amour universel entre tous les êtres humains<sup>14</sup>.

Plus radicalement Lacan termine le tour qu'il nous propose du côté de chez Alceste par ce constat :

J'eusse pu au lieu d'Alceste rechercher le jeu de la loi du cœur dans le destin qui conduit le vieux révolutionnaire de 1917 au banc des accusés des procès de Moscou mais ce qui se démontre dans l'espace imaginaire du poète vaut métaphysiquement ce qui se passe de plus sanglant, *car c'est cela qui dans le monde fait couler le sang*<sup>15</sup>.

Le théâtre, sans doute, n'est pas la scène du monde et Molière n'est ni Shakespeare ni Racine, le sang ne coule pas sur la scène et pas davantage dans la coulisse, la dure loi de la comédie veut que l'on rie de la victime comme du bourreau. Alceste, aucune critique ne manque de le noter, figure ici les deux. Au bout du compte, il n'a, écrit Lacan, « pas fait d'autre victime que lui-même ».

Est-ce bien sûr ? Ne faut-il pas porter au débit des dégâts qu'il fait sur son passage le sort qui échoit *in fine* à Célimène, qui se voit, malgré qu'elle en ait, retranchée du monde ? Alceste ira-t-il ou non au désert ? La question peut bien rester en suspens ; au bout du compte le désert *est fait\** au tour de Célimène, son espace vital est désertifié ; elle est *déchue\**, c'est-à-dire vouée au déchet. Alceste peut repartir du même pas et qui sait même avec une autre, Célimène ne l'encombrera plus. Son vœu est exaucé :

---

<sup>14</sup> S. Freud, « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, *op. cit.*

<sup>15</sup> J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, *op. cit.*, p. 175.



Ah ! Que si, de vos mains je rattrape mon cœur,  
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !

(II, 1)

Comment s'y est-il pris ? Comment s'est-il épris ? C'est ce que nous allons tenter d'examiner maintenant.

## 7. La norme de l'amour

Cette question : comment Alceste peut-il aimer ? chacun des protagonistes la pose à sa façon.

Philinte, dont le nom dit assez qu'il est à l'opposé de la misanthropie, est de ce fait le mieux placé pour remarquer :

1. Que cela fait question qu'Alceste *puisse* \*aimer.

De l'humeur dont le ciel a voulu le former  
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer.

(IV, 1)

2. Que le choix de Célimène est en lui-même problématique ; une question dans la question en quelque sorte.

Et je sais moins encore comment votre cousine  
Peut être la personne où son penchant s'incline.

(IV, 1)

Mais c'est Éliante, la sincère Éliante, dont le nom pourrait s'extraire du grec *Eléos*, la pitié, la compassion et qui n'est pas sans évoquer le terme d'élite voire d'élue qui précise en quoi le comportement amoureux d'Alceste est hors norme. Il y manque ce que Freud appelle « la surestimation sexuelle de l'objet ». Sa tirade de l'acte II pousse plaisamment le trait jusqu'à la caricature puisque c'est au défaut le plus flagrant qu'il incombe de supporter l'élévation de l'objet jusqu'à la transfiguration :

La géante paraît une déesse aux yeux  
La naine, un abrégé des merveilles des cieux.

(II, 4)

Mais, las ! Pour Alceste le registre de l'amour est d'une autre tablature. C'est le défaut brut qui requiert son attention, c'est le doigt menaçant<sup>16</sup> qu'il agite sous le nez de la belle, tel un barbon prématuré. Jusqu'où sa barbarie n'irait-elle pas ? Ici l'alchimie de l'amour ne fait pas son œuvre, là où la sublimation est attendue, c'est le pisse-vinaigre qui se précipite.

Oui je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,  
Que vous fussiez réduite en un sort misérable,  
Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien,  
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,  
[...]

---

<sup>16</sup> *Alkestes*, fort, courageux est forgé sur *alkè*, la force, la vigueur, la lutte, le combat d'où l'armée. Au sens figuré, la force d'âme, l'influence de la parole donc Alceste, celui dont le langage est persuasif ; ou encore, pourquoi pas celui qui « a le ceste », soit le pugiliste.

(IV, 3)

Message que Célimène reçoit non sans éprouver quelque angoisse ou appréhension, car elle l'entend bien comme il faut c'est-à-dire à la lettre :

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !  
Me préserve le ciel, que vous ayez matière...

(IV, 3)

Mais que Célimène soit une coquette impudente ou que la jeunesse de ses vingt ans la rende imprudente dans l'usage qu'elle a du monde, c'est structurellement qu'elle donne prise au rabaissement où la rêverie d'Alceste se complaît. Cela suffit, me semble-t-il, à inscrire Alceste dans la droite ligne de l'obsession ordinaire<sup>17</sup>.

#### 8. La femme est le symptôme de l'homme

Ce qu'est Célimène dans sa subjectivité propre, et disons pour amorcer un aspect de la question qu'il faudra considérer, le secret de sa vérité, n'a à la limite aucune importance dans la détermination du choix d'Alceste. Sa séduction, son charme ne sont pas davantage déterminants quoi qu'il dise, ce sont des éléments surajoutés qui viennent rationaliser un choix dont il est clair qu'il souffre. Que l'excès de sa souffrance signe sa jouissance, ou qu'elle soit l'index qui pointe un défaut de jouissance, c'est le champ de la névrose qui se noue devant nous. Les récriminations d'Alceste sont l'ingrédient nécessaire pour lier son amour. Les tourments de la jalousie, la pâte qui le fait lever ; l'imputation du mensonge, son sel indispensable. Si Célimène est le révélateur d'Alceste c'est qu'elle remplit de par la spécificité de sa position dans le monde les conditions nécessaires à faire naître et à retenir son amour.

Ce qui importe somme toute, ce n'est pas tant qui elle est, que d'où elle vient. Ou, pour le dire autrement, elle tire sa valeur de la place qu'elle occupe dans le discours de l'Autre, représenté ici partie par la cour, partie par la parenté et l'alliance : une coquette selon la *doxa* courtisane, une veuve pour l'état civil. La raison de ce choix qui intrigue si fort Philinte, « l'ami du genre humain », qui irrite au-delà du possible la « prude Arsinoë » (« *artinoos* », qui a l'esprit juste ?), mais qui, il faut le remarquer, laisse Éliante, « la sincère Éliante », sereine, tiendrait donc tout entière en trois petits mots : une jeune veuve coquette. Alceste lui même le dit qui, nous apprenant l'état de Célimène, nous met sur la piste de deviner la condition première qui détermine son choix :

L'amour que je sens pour cette *jeune veuve*\*  
(I, 1)

---

<sup>17</sup> Que l'on pense seulement à l'homme aux rats (Cf. les *Cinq psychanalyses*) confiant à Freud combien le réjouit d'imaginer qu'il sauve la dame de ses pensées de l'affreuse déchéance où sa rêverie l'aura plongée d'abord ; la valeur de son désintéret et de son sacrifice étend même la prodigalité de son bienfait — toujours dans son rêve diurne — jusqu'au mari qu'il lui prête afin de rehausser la beauté de son geste.

## 9. « Un type particulier de choix d'objet »

Pour ériger une femme en objet d'amour, certains hommes, nous dit Freud, doivent en passer par deux conditions impératives autant que surprenantes, du moins de prime abord. Cette femme doit : 1° être à un autre en toute légitimité, 2° avoir une réputation... entachée. Ce détour pour entrer dans la ronde de l'amour est si incontournable, c'est toujours Freud qui parle, qu'un tel homme n'aura pas un regard pour la femme sur qui se fixera son choix, la verrait-il cent fois par jour, tant que ces conditions draconiennes ne seront pas remplies. La première clause surtout est restrictive car la deuxième en est le prolongement logique : la femme qui trompe son homme éveille la suspicion de l'heureux amant. Donc la condition du « tiers lésé » ne va pas sans la condition de « l'amour de la putain », selon les deux expressions de Freud<sup>18</sup>.

La condition de veuve de Célimène dessine auprès d'elle l'ombre d'un autre homme. Sa réputation de coquetterie creuse le lit du soupçon : autant d'hommes, autant de rivaux. La jalousie de l'amant et le ravalement de l'aimée font la cristallisation de cet amour au lieu du renoncement et de l'idéalisation. Certes, Alceste comme tous les amants de ce type se signale par sa volonté réparatrice — désir de « sauver » l'objet, dit Freud — mais d'abord, il faut qu'il soit tombé. À cet égard le misanthrope met en scène la chute inéluctable de Célimène.

## 10. La maman est la putain

Mais dans tout cela où est la cause de ce parcours tortueux ? Quel est l'origine des cent combats où s'empoigne au quotidien l'obsessionnel de base qu'est Alceste, sans pourtant jamais en livrer aucun ? Dans la constellation œdipienne, c'est la réponse que Freud nous souffle. Exactement dans ce temps où le petit Alceste découvre dans l'amour inconditionnel de la mère l'ombre d'une faille en la présence sexuée du père. La mère n'est donc pas toute à lui. À cette cruelle déception vient s'ajouter la percée du secret de l'acte sexuel par où elle indique son désir. L'incommensurable de cette perte soudaine ne peut se colmater, ni se dépasser ; à l'amour de la mère auquel il ne saurait renoncer se juxtapose le mépris de la femme qu'elle est pour l'autre homme, son père, en qui il découvre le plus sérieux rival qu'il connaîtra jamais. Pour l'Alceste de Molière, amour et haine ont désormais partie liée dès que l'objet est en vue, ce qui ne signifie pas qu'entre eux la part est égale. La croyance en l'amour inconditionnel de la mère ne souffre ni démenti ni partage. N'est-ce pas la clef de l'énigme de l'assertion fanfaronne que nous relevions au départ :

Philinte :

Vous croyez donc être aimé d'elle ?

Alceste :

---

<sup>18</sup> S. Freud, « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » et « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, *op. cit.*

Oui, parbleu ;  
Je ne l'aimerais pas si je ne croyais l'être.  
(I, 1)

Où se condense mieux que dans cette trouvaille, l'aveu que dans la femme, c'est la mère qui est à l'œuvre ?

Alceste serait donc resté rivé à ce temps premier de l'Œdipe, à cette condition originaire de l'amour sans condition. Être tout pour l'objet, être le seul, c'est à cette exclusivité qu'Alceste ne peut renoncer. Il lui faut donc toujours renouveler dans la réalité la déception première, pour accéder aux émois de l'amour. Pour l'heure, c'est sur Célimène qu'il a jeté son dévolu : point n'est besoin de la présence effective d'un père, pour qui ne veut rien savoir de la loi du père, un mort fait aussi bien l'affaire<sup>19</sup>.

### 11. La série des femmes d'Alceste

Imaginons un instant le rideau tombé sur Célimène, dont le secret est encore entier, supposons que, par le jeu du hasard ou celui de la détermination, elle échappe au cercle infernal où la flamme d'Alceste l'aura circonscrite : qu'advient-il alors d'Alceste ? Vers quel objet tournera-t-il ses vœux ? Puisque, si l'on prend Freud au sérieux, « les objets d'amour peuvent [...] se substituer si souvent les uns aux autres qu'ils arrivent à *former une longue série*<sup>20</sup> » pour les hommes dont le choix d'objet relève de ce type particulier.

Peut-on dans le cas d'Alceste reconstituer une série et laquelle ? Sur quel trait peut-on la fonder ? De quel ordre logique ou chronologique relèverait-elle ?

Une fois Célimène évincée restent en piste Éliante et Arsinoé :

La sincère Eliante a du penchant pour vous,  
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux.  
(I, 1)

Remplissent-elles les conditions requises ?

Pour Arsinoé, l'affaire semble mal partie, Alceste le lui fait savoir sans ambages, dans ce style de franchise brute qu'il affectionne tant et qui fait notre joie :

Et ce n'est pas à vous, que je pourrais songer,  
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.  
(V, 4)

---

<sup>19</sup> Une fois posé ce postulat de départ que l'amour est nécessaire correspondance, stricte adéquation des cœurs, l'« hainamoration » peut à chaque pas se donner libre cours. Car non seulement le postulat est indémontrable mais il est faux : il n'y a pas d'amour possible sans renoncement à l'exclusivité du premier amour, de l'amour originaire, celui de la mère. De ce point de vue, le Misanthrope met en scène la cruelle impasse où se débat Alceste qui de cette loi — la castration, pour l'appeler par son nom — ne veut rien savoir.

<sup>20</sup> C'est Freud qui souligne.

Oui-da ! Mais elle a pour elle de remplir la condition numéro 2. Elle n'a pas, dans le monde, meilleure presse que Célimène. Le duel où elles s'affrontent témoigne d'une stricte équivalence de position à cet égard (cf. III, 4). Peut-être même l'avantage va-t-il à Arsinoé pour qui la connotation sexuelle est plus nette ?

Elle fait des tableaux couvrir les nudités,  
Mais elle a de l'amour pour les réalités.  
(III, 4)

Dénoncée comme fausse prude, elle prête en outre, par son grand zèle, le flanc aux critiques d'Alceste. Pour peu qu'un des marquis s'intéresse à elle, elle aura toutes ses chances. Au fait, comment le billet supposé destiné à Oronte est-il tombé entre ses mains ?

Mais comme le bonheur des unes fait le malheur des autres, il est clair qu'Éliante, dont la réputation est sans tache<sup>21</sup>, ne fait pas le poids : « la femme chaste et insoupçonnée n'exerce jamais l'attrait qui l'élèverait au rang d'objet d'amour », écrit Freud sentencieusement. Son cas serait donc désespéré si l'aimable Philinte ne s'en mêlait. Grâce au mariage qui se dessine, l'obstacle de la condition n° 2 sera tôt franchi, si la voilà hissée au *finish* à l'état de grâce de la condition n° 1. On voit bien que de là elle ne peut manquer de recouvrer la condition n° 2 et a donc toute chance de coiffer Arsinoé d'une bonne longueur à l'arrivée.

## 12. Alceste incestueux ?

Dans la série des femmes, il semble bien qu'Éliante dispose d'un atout bien plus décisif encore. Une position sans égale en quelque sorte et, disons-le, préalable à la possibilité même de la mise en série : celle de substitut maternel. La première, l'élue d'avant le levé du rideau<sup>22</sup> :

Son cœur, qui vous estime, est solide, et sincère ;  
Et ce choix plus conforme, était mieux votre affaire.  
(I, 1)

Comment expliquer sinon l'équanimité d'âme avec laquelle elle accueille, par exemple, cette impayable goujaterie par laquelle Alceste lui demande réparation des souffrances dont il est redevable à une autre (IV, 2) ? Ne savons-nous pas maintenant que cette attitude tire son origine dans la certitude consubstantielle d'être aimé absolument ? Qu'Éliante ne se formalise ni des injures ni de l'inconstance soutenue dont Alceste fait preuve à son endroit — il promet et retire son cœur au gré du moment — semble indiquer qu'elle

---

<sup>21</sup> Alceste : « Madame, cent vertus ornent votre beauté,  
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité. » (V, 4).

<sup>22</sup> Pourquoi pas Éli-ante sur le modèle de Rossinante : « [...] Enfin il vint à le nommer Rossinante, nom à son avis, haut, sonore et significatif de ce qu'il avait été quand il fut roussin auparavant », Cervantès, *Don Quichotte*, Paris, Gallimard, La pléiade, 1949, ch. I.

n'est pas sans avoir perçu qu'elle occupe cette place, celle de l'Autre premier qui aime sans condition.

Alceste, en revanche, veut continuer de l'ignorer comme l'indique l'ultime supplique qu'il lui adresse :

De vous, depuis longtemps, je fais un cas extrême,  
Mais laissez-moi, toujours, vous estimer de même ;  
(V, 4)

Éliante, cette fois, daignera-t-elle l'entendre ? C'est la question. Son union possible avec Philinte l'inscrit, certes, dans la série des amantes sans lui enlever ce caractère premier par où elle touche à l'inceste. Alceste franchira-t-il le pas ? « Pour être, dans la vie amoureuse vraiment libre et, par là, heureux, il faut avoir surmonté le respect pour la femme et *s'être familiarisé avec la représentation\** de l'inceste avec la mère ou la sœur<sup>23</sup>. »

### 13. Pour conclure : Célimène<sup>24</sup> et son secret

Mais, si c'est une femme à qui va ce billet  
(IV, 3)

Pourquoi Célimène ne dirait-elle pas vrai ici ? N'oublions pas, en effet, que ce billet c'est Arsinoé qui l'a remis à Alceste. Pourquoi la question, la double question qu'elle pose dans le vers suivant ne serait-elle pas une vraie question ?

En quoi vous blesse-t-il et qu'a-t-il de coupable ?  
(IV, 3)

En un mot pourquoi Célimène ne serait-elle pas sincère ?

Il faudra que les Célimène patientent de longs siècles pour que justice leur soit rendue. Que Freud leur prête l'oreille pour que leur parole se descelle, pour que l'imputation du mensonge calculé, de la dissimulation gratuite, voire de la simulation éhontée commence d'être levée au regard des certitudes de la science.

Pour l'heure le secret de son désir reste entier, quand bien même il serait comme Freud le pointe pour telle ou telle hystérique le désir d'avoir un secret.

Le contenu de ce fameux billet, autour duquel pivote le drame personnel de Célimène, le génie de Molière le garde celé. Peu importe, ce qui compte, c'est son adresse, l'autre femme dont l'hystérique a besoin pour s'y retrouver dans la question de son désir. D'Arsinoé comme d'Éliante, Célimène

---

<sup>23</sup> S. Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, op. cit.

<sup>24</sup> De *kéloomai* ? Pousser vivement, presser d'où presser par la parole, exciter, appeler ; mais aussi *kélo*, celer, cacher, tenir secret. Remarquons enfin que le dernier mot qu'elle prononce et sur quoi la parole lui est encore une fois coupée est « l'hymen ».

peut secrètement espérer qu’elles lui montrent la voie : celle de se faire pour un homme la cause de son désir<sup>25</sup>.

Éliante en tout cas nous met sur la voie de saisir que Célimène est une fausse coquette :

Son cœur, de ce qu’il sent, n’est pas bien sûr lui-même ;  
Il aime, quelquefois sans qu’il le sache bien,  
Et croit aimer, aussi, parfois, qu’il n’en est rien.

(IV, 1)

Molière anticipe ici Marivaux, mais dans les jeux de l’amour, il manque à Célimène le galant qui suscite sa juste réplique. Pressée de dire ce qu’elle veut — à la fin ! — peut-être s’écrirait-elle comme la Sylvia de *La double inconstance* :

Oh ! Ce que je veux ! J’attends qu’on me le dise ; j’en suis encore plus ignorante que vous (II, 12).

---

<sup>25</sup> À la fin du duel avec Arsinoé (III, 4), qui se targue de :

[...] et vous faire bien voir

Que l’on a des amants quand on en veut avoir

Elle réplique : Ayez-en donc Madame, et voyons cette affaire ;

Par ce rare secret, efforcez-vous de plaire

Mais en outre, elle joint le geste à la parole, elle lui cède la place en la laissant en tête-à-tête avec Alceste.